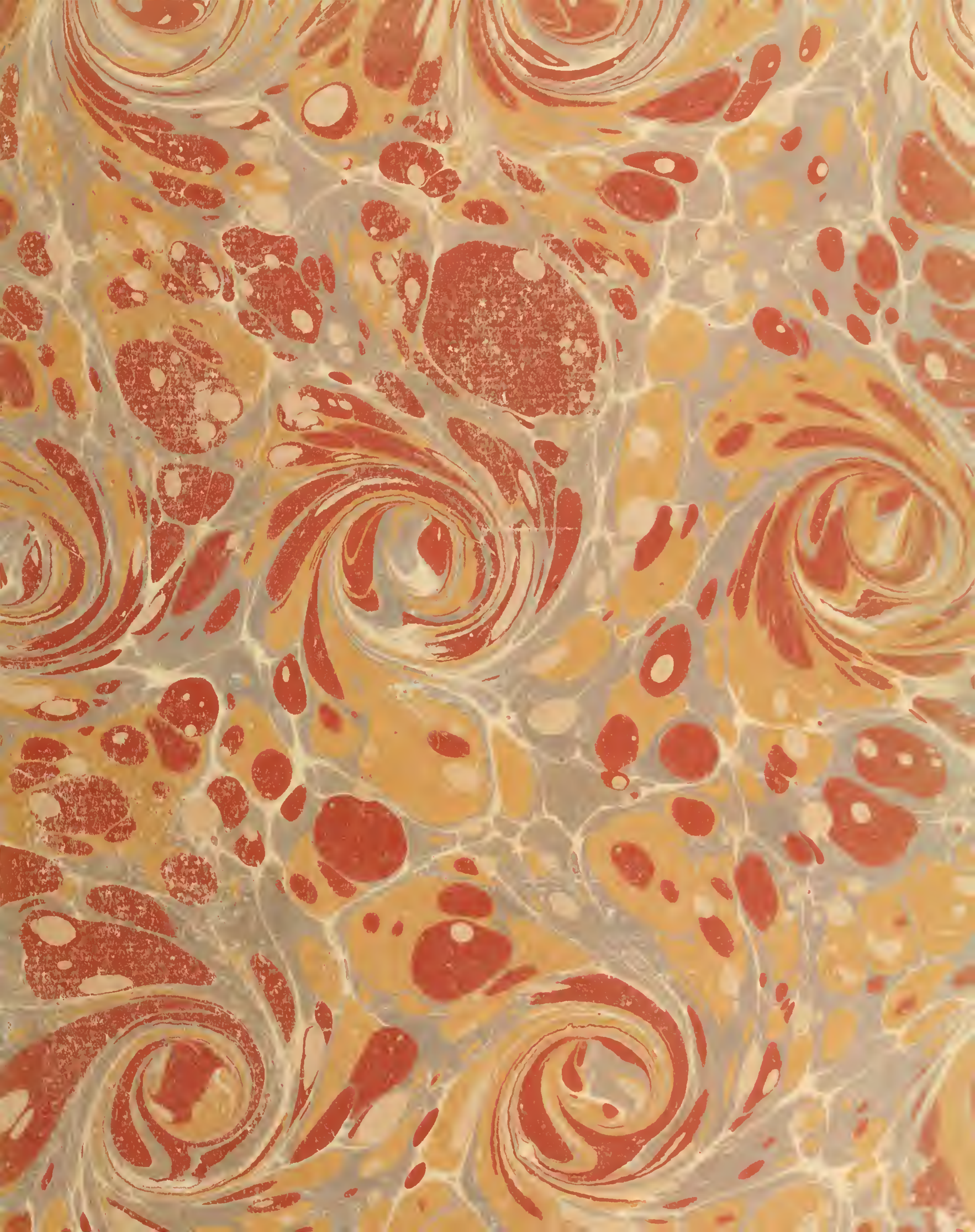



VITAM
IMPENDERE
VERO.



Vues

de différentes Habitations

de

J. J. Rousseau.

N° I.

PORTRAIT DE J. J. ROUSSEAU.

« Sans être ce qu'on appelle un beau garçon, j'étais bien pris dans ma petite taille; j'avais un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé, la physionomie animée, la bouche mignonne, avec de vilaines dents, les sourcils et les cheveux noirs, les yeux petits et même enfoncés, mais qui lançaient avec force le feu dont mon sang était embrasé. Malheureusement je ne savais rien de tout cela, et de ma vie il ne m'est arrivé de songer à ma figure, que lorsqu'il n'était plus temps d'en tirer parti. Ainsi j'avais avec la timidité de mon âge, celle d'un naturel très-aimant, toujours troublé par la crainte de déplaire. » (*Confessions*, part. I, liv. II, pag. 70.)

« Avec un nom déja célèbre et connu dans toute l'Europe, j'avais conservé la simplicité de mes premiers goûts. Ma mortelle aversion pour tout ce qui s'appelait parti, faction, cabale, m'avait maintenu libre, indépendant, sans autre chaîne que les attachements de mon cœur. Seul, étranger, isolé, sans appui, sans famille, ne tenant qu'à mes principes et à mes devoirs, je suivais avec intrépidité les routes de la droiture, ne flattant, ne ménageant jamais personne aux dépens de la justice et de la vérité. » (*Confessions*, part. II, liv. X, pag. 218.)



Mayer del. Lithog. de C. de Last

J. J. Rousseau

Vues
de différentes Habitations
de
J. J. Rousseau,

Avec son Portrait et le fac simile d'un air
de sa composition,

Pour faire suite à ses Oeuvres.

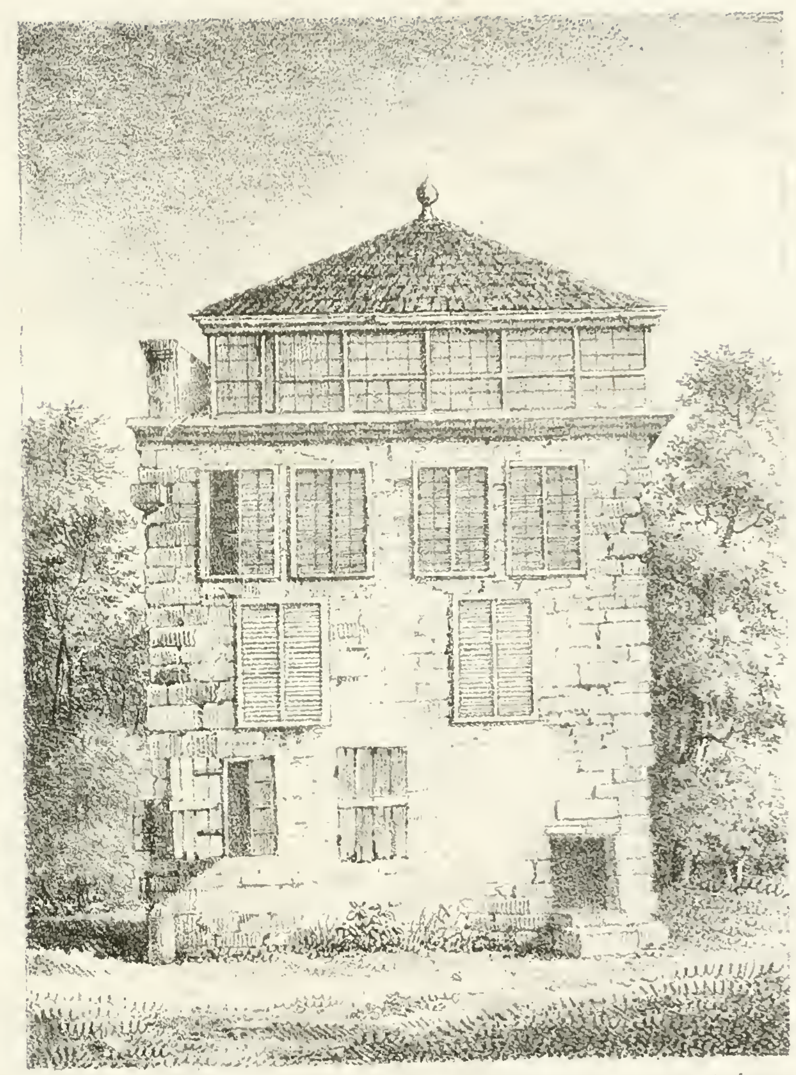


Paris,

De l'Imprimerie Lithographique de C. de L......,

Lithographe du Roi et de S. A. R. M. le duc d'Angoulême, rue du Bac, N° 58.

1819.



Lameau Ft — *Lithog. de C. de Last*

Maison dans la quelle est né J. J. Rousseau.

N° II.

MAISON OU ROUSSEAU EST NÉ A GENÈVE.

« Je suis né à Genève, en 1712 (1), d'Isaac Rousseau, citoyen, et de Susanne Bernard, citoyenne. Un bien fort médiocre, à partager entre quinze enfants, ayant réduit presque à rien la portion de mon père, il n'avait pour subsister que son métier d'horloger, dans lequel il était, à la vérité, fort habile. . . . . Je sentis avant de penser; c'est le sort commun de l'humanité; je l'éprouvai plus qu'un autre. J'ignore ce que je fis jusqu'à cinq ou six ans; je ne sais comment j'appris à lire; je ne me souviens que de mes premières lectures et de leur effet sur moi : c'est le temps d'où je date sans interruption la conscience de moi-même. Ma mère avait laissé des romans; nous nous mîmes à les lire après souper, mon père et moi. Il n'était question d'abord que de m'exercer à la lecture par des livres amusants; mais bientôt l'intérêt devint si vif, que nous lisions tour-à-tour sans relâche, et passions les nuits à cette occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume. Quelquefois mon père, entendant le matin les hirondelles, disait tout honteux : Allons nous coucher, je suis plus enfant que toi.

« En peu de temps j'acquis, par cette dangereuse méthode, non-seulement une extrême facilité à lire et à m'entendre, mais une intelligence unique à mon âge sur les passions. Je n'avais

(1) Le 28 juin. « Je naquis infirme et malade; je coûtai la vie à ma mère; et ma naissance fut le premier de mes malheurs. » (*Confessions*, part. 1, liv. 1.)

aucune idée des choses, que tous les sentiments m'étaient déja connus. Je n'avais rien conçu, j'avais tout senti ; et les malheurs imaginaires de mes héros m'ont tiré cent fois plus de larmes dans mon enfance, que les miens mêmes ne m'en ont jamais fait verser. Les émotions que j'éprouvais coup-sur-coup n'altéraient point la raison que je n'avais pas encore, mais elles m'en formèrent une d'une autre trempe, et me donnèrent de la vie humaine des notions bizarres et romanesques, dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir. » (*Confessions*, part. I, liv. 1, pag. 8, 11.)



N° III.

PRESBYTÈRE DE BOSSEY.

« Mon oncle Bernard avait un fils de même âge que moi; nous fûmes mis ensemble à Bossey en pension chez le ministre Lambercier, pour y apprendre, avec le latin, tout le menu fatras dont on l'accompagne sous le nom d'éducation. . . . . Près de trente ans se sont passés depuis ma sortie de Bossey, sans que je m'en sois rappelé le sejour d'une manière agréable par des souvenirs un peu liés; mais depuis qu'ayant passé l'âge mûr je décline vers la vieillesse, je sens que ces souvenirs renaissent, tandis que les autres s'effacent; ils se gravent dans ma mémoire avec des traits dont le charme et la force augmentent de jour en jour; comme si, sentant déja la vie qui s'échappe, je cherchais à la ressaisir par ses commencements. Les moindres faits de ce temps-là me plaisent, par cela seul qu'ils sont de ce temps-là. Je me rappelle toutes les circonstances des lieux, des personnes, des heures; je vois la servante et le valet agissant dans la chambre, une hirondelle entrant par la fenêtre, une mouche se poser sur ma main, tandis que je récitais mes leçons; je vois tout l'arrangement de la chambre où nous étions; le cabinet de M. Lambercier à main droite, une estampe représentant tous les papes, un baromètre, un grand calendrier, des framboises, qui, d'un jardin fort élevé, dans lequel la maison s'enfonçait sur le derrière, venaient ombrager la fenêtre, et passaient quelquefois jusqu'en-dedans. Je sais bien que le lecteur n'a pas grand besoin de savoir tout cela; mais j'ai besoin, moi, de le lui dire. Que n'osé-je lui raconter de même toutes les petites anecdotes de cet heureux âge, qui

me font encore tressaillir d'aise quand je me les rappelle! cinq ou six sur-tout. . . . ; composons, je vous fais grace des cinq; mais j'en veux une, une seule, pourvu qu'on me la laisse conter le plus longuement qu'il me sera possible, pour prolonger mon plaisir. . . . .

« Il y avait hors de la cour une terrasse à gauche en entrant, sur laquelle était un banc où l'on allait souvent s'asseoir l'après-midi, mais qui n'avait point d'ombre. Pour lui en donner, M. Lambercier y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec solennité. Les deux pensionnaires en furent les parrains; et, tandis qu'on comblait le creux, nous tenions l'arbre chacun d'une main avec des chants de triomphe. » (*Confessions*, part. I, liv. 1, pag. 18, 31.)





Lithog. de C. de Last

Presbitaire de Bossey où J. J. Rousseau a été élevé



Lameau F.t Lithog de C. de Last

Vue de la Maison des Charmettes.
Coté du Jardin

N° IV.

LES CHARMETTES.

« Après avoir un peu cherché, nous nous fixâmes aux Charmettes, terre de M. de Conzié, à la porte de Chambéry, mais retirée et solitaire, comme si l'on était à cent lieues. Entre deux coteaux élevés est un petit vallon nord et sud, au fond duquel coule une rigole entre des cailloux et des arbres. Le long de ce vallon à mi-côte sont quelques maisons éparses, fort agréables pour quiconque aime un asyle un peu sauvage et retiré. Après avoir essayé deux ou trois de ces maisons, nous choisîmes enfin la plus jolie, appartenant à un gentilhomme qui était au service, appelé M. Noiret. La maison était très-logeable : au-devant un jardin en terrasse, une vigne au-dessus, un verger au-dessous ; vis-à-vis un petit bois de châtaigniers ; une fontaine à portée ; plus haut dans la montagne des prés pour l'entretien du bétail ; enfin tout ce qu'il fallait pour le petit ménage champêtre que nous y voulions établir. Autant que je puis me rappeler les temps et les dates, nous en prîmes possession vers la fin de l'été 1736. J'étais transporté le premier jour que nous y couchâmes. O maman ! dis-je à cette chère amie en l'embrassant et l'inondant de larmes d'attendrissement et de joie, ce séjour est celui du bonheur et de l'innocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre, il ne les faut chercher nulle part. » (*Confessions*, part. I, liv. v, p. 75.)



Lameau Ft.　　　　Lithog. de C. de Last

Vue des Charmettes près Chambery

N° V.

SECONDE VUE DES CHARMETTES.

« Je me levais tous les matins avant le soleil; je montais par un verger voisin dans un très-joli chemin qui était au-dessus de la vigne, et suivait la côte jusqu'à Chambéry. Là, tout en me promenant, je faisais ma prière, qui ne consistait pas en un vain balbutiement de lèvres, mais dans une sincère élévation de cœur à l'auteur de cette aimable nature, dont les beautés étaient sous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre; il me semble que les murs et tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu et moi. J'aime à le contempler dans ses œuvres, tandis que mon cœur s'élève à lui. Mes prières étaient pures, je puis le dire, et dignes d'être exaucées. Je ne demandais pour moi, et pour celle dont mes vœux ne me séparaient jamais, qu'une vie innocente et tranquille, exempte des vices, de la douleur, des pénibles besoins, la mort des justes, et leur sort dans l'avenir. Du reste, cet acte se passait plus en admiration et en contemplation qu'en demandes; et je savais qu'auprès du dispensateur des vrais biens, le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous sont nécessaires, est moins de les demander que de les mériter. Je revenais en me promenant par un assez grand tour, occupé à considérer avec intérêt et volupté les objets champêtres dont j'étais environné, les seuls dont l'œil et le cœur ne se lassent jamais. Je regardais de loin s'il était jour chez maman: quand je voyais son contre-vent ouvert, je tressaillais d'aise et j'accourais; s'il était fermé, j'entrais au jardin en attendant qu'elle fût réveillée, m'amusant à repasser ce que j'avais appris la veille, ou à jardiner. Le contre-vent s'ouvrait, j'allais l'embrasser dans son lit, souvent encore à moitié endormie; et cet embrassement, aussi pur que tendre, tirait de son innocence même un charme qui n'est jamais joint à la volupté des sens. » (*Confessions*, part. I, liv. VI, pag. 93.)



Lameau F.

Maison habitée par J. J. Rousseau à Paris

N° VI.

MAISON DE LA RUE PLATRIÈRE, OU RUE J. J. ROUSSEAU, A PARIS.

« Qu'est-ce qu'un savant dans le pays de l'ignorance? je dirai plus, qu'est-il pour certaines classes même au sein des grandes villes? Jadis je regardais comme inutile d'apprendre à une jeune fille que son voisin, qui la visitait chaque jour, était JEAN JACQUES. De quoi lui eût servi d'en être instruite? elle ne savait pas ce que c'est qu'un sage. Depuis sa mort cent femmes m'ont dit : J'aurais aimé ce JEAN JACQUES, tel vieux qu'il fût..... J'ai connu, leur disais-je, une fille très-ordinaire que JEAN JACQUES allait voir souvent; elle demeurait dans la même maison que lui, rue Plâtrière. Il y a, me dit un jour cette fille, un bon homme logé tout là-haut, qui entre souvent chez moi, lorsqu'en descendant il m'entend chanter. Quel est cet homme, lui dis-je? quel est son nom? Je n'en sais rien; il m'a dit qu'il me donnerait des avis sur mon talent; je l'ai regardé en riant. Est-ce que vous chantez, vous, lui ai-je dit? Oui, m'a-t-il répondu; je compose même quelquefois de la musique. — Quelles sont vos conversations? — Il me regarde beaucoup et ne me dit rien. — Et vous? — Ma foi, je fais mes affaires du ménage, je chante, et le laisse dans son coin. » (GRÉTRY, *Mémoires ou Essais sur la Musique*, tom. II, pag. 204.)

Nº VII.

L'HERMITAGE A MONTMORENCY.

« Nous poussâmes notre promenade un quart de lieue plus loin, jusqu'au réservoir des eaux du parc qui touchait la forêt de Montmorency, et où était un joli potager, avec une très-petite loge fort délabrée, qu'on appelait l'Ermitage. Ce lieu solitaire et très-agréable m'avait frappé, quand je le vis pour la première fois avant mon voyage de Genève. Il m'était échappé de dire dans mon transport : Ah ! madame, quelle habitation délicieuse! voilà un asyle tout fait pour moi. Madame d'Épinay ne releva pas beaucoup mon discours; mais à ce second voyage, je fus tout surpris de trouver, au lieu de la vieille mâsure, une petite maison, presque entièrement neuve, fort bien distribuée, et très-logeable pour un petit ménage de trois personnes. Madame d'Épinay me dit en voyant ma surprise : Mon ours, voilà votre asyle; c'est vous qui l'avez choisi, c'est l'amitié qui vous l'offre......

Quoiqu'il fît froid et qu'il y eût même encore de la neige, la terre commençait à végéter; on voyait des violettes et des primevères, les bourgeons des arbres commençaient à poindre, et la nuit même de mon arrivée fut marquée par le premier chant du rossignol, qui se fit entendre presque à ma fenêtre, dans un bois qui touchait la maison. Après un léger sommeil, oubliant à mon réveil ma transplantation, je me croyais encore dans la rue Grenelle, quand tout-à-coup ce ramage me fit tressaillir, et je m'écriai dans mon transport : Enfin tous mes vœux sont accomplis! Mon premier soin fut de me livrer à la délicieuse impression des objets champêtres dont j'étais entouré. Au lieu de commencer à m'ar-



Lameau Ft.   Lithog. de C. de Last

Vue de l'Hermitage à Montmorency du Côté du Jardin

ranger dans mon logement, je commençai par m'arranger pour mes promenades; et il n'y eut pas un sentier, pas un taillis, pas un bosquet, pas un réduit autour de ma demeure, que je n'eusse parcouru dès le lendemain. Plus j'examinais cette charmante retraite, plus je la sentais faite pour moi. Ce lieu solitaire, plutôt que sauvage, me transportait en idée au bout du monde : il avait de ces beautés touchantes qu'on ne trouve guère auprès des villes; et jamais, en s'y trouvant transporté tout-à-coup, on n'eût pu croire être à quatre lieues de Paris. » (*Confessions*, part. II, liv. IX, pag. 75, 86.)



Nº VIII.

MAISON DE MONT-LOUIS A MONTMORENCI.

« M. Mathas, procureur fiscal de M. le prince de Condé, entendit parler de mon embarras. Il me fit offrir une petite maison qu'il avait à son jardin de Mont-Louis à Montmorenci. J'acceptai avec empressement et reconnaissance; le marché fut bientôt fait. Je fis en hâte acheter quelques meubles pour nous coucher Thérèse et moi. Je fis charrier mes effets à grande peine et à grands frais. Malgré la glace et la neige, mon déménagement fut fait dans deux jours; et le 15 décembre je rendis les clés de l'hermitage, après avoir payé les gages du jardinier, ne pouvant payer mon loyer. . . . . .

« Pendant un hiver assez rude, au mois de février, j'allais tous les jours passer deux heures le matin et autant l'après-dînée, dans un donjon tout ouvert que j'avais au bout du jardin où était mon habitation. Ce donjon, qui terminait une allée en terrasse, donnait sur la vallée et l'étang de Montmorenci, et m'offrait pour terme de point de vue le simple, mais respectable château de Saint-Gratien, retraite du vertueux Catinat. Ce fut dans ce lieu, pour lors glacé, que, sans abri contre le vent et la neige, et sans autre feu que celui de mon cœur, je composai, dans l'espace de trois semaines, ma Lettre à d'Alembert sur les spectacles. C'est ici le premier de mes écrits, car la Julie n'était pas à moitié faite, où j'ai trouvé des charmes dans le travail. Jusque alors l'indignation de la vertu m'avait tenu lieu d'Apollon : la tendresse et la douceur d'ame m'en tinrent cette fois. . . . .

« Quand M. le maréchal de Luxembourg m'était venu voir à



Lameau F.t

Maison appellée le petit mont Louis dans laquelle J.J. Rousseau a composé son Emile.

Mont-Louis, je l'avais reçu avec peine, lui et sa suite, dans mon unique chambre, non parce que je fus obligé de le faire asseoir au milieu de mes assiettes sales et de mes pots ébréchés, mais parce que mon plancher pourri tombait en ruine, et que je craignais que le poids de sa suite ne l'effondrât tout-à-fait. Moins occupé de mon propre danger que de celui que l'affabilité de ce bon seigneur lui faisait courir, je me hâtai de le tirer de là pour le mener, malgré le froid qu'il faisait encore, à mon donjon, tout ouvert et sans cheminée. » (*Confessions*, part. II, liv. x.)



N° IX.

MAISON DE L'ILE DE SAINT-PIERRE.

« Dans un pélerinage pédestre que j'avais fait l'été précédent avec du Peyron, nous avions visité cette île, et j'en avais été tellement enchanté, que je n'avais cessé depuis ce temps-là de songer aux moyens d'y faire ma demeure.

« L'île de Saint-Pierre, appelée à Neuchâtel l'île de la Mothe, au milieu du lac de Bienne, a environ demi-lieue de tour; mais, dans ce petit espace, elle fournit toutes les principales productions nécessaires à la vie. Elle a des champs, des prés, des vergers, des bois, des vignes; et le tout, à la faveur d'un terrain varié et montagneux, forme une distribution d'autant plus agréable que ses parties ne se découvrant pas toutes ensemble, se font valoir mutuellement, et font estimer l'île plus grande qu'elle n'est en effet. Une terrasse fort élevée forme la partie occidentale de l'île, qui regarde Glereste et la bonne ville. On a planté cette terrasse d'une longue allée, qu'on a coupée dans son milieu par un grand salon, où, durant les vendanges, on se rassemble les dimanches de tous les rivages voisins, pour danser et se réjouir. Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, mais vaste et commode, où loge le receveur, et située dans un enfoncement qui la tient à l'abri des vents.

Tel était l'asyle que je m'étais ménagé, et où je résolus d'aller m'établir en quittant le Val-de-Travers. Ce choix était si conforme à mon goût pacifique, à mon humeur solitaire et paresseuse, que je le compte parmi les douces rêveries dont je me suis le plus vivement passionné. Il me semblait que dans cette île je serais



Lameau f.t — Lithog. de C. de Last

Vue de la Maison habité par J.J. Rousseau.
dans l'Isle St. Pierre

plus séparé des hommes, plus à l'abri de leurs outrages, plus oublié d'eux, plus livré, en un mot, aux douceurs du désœuvrement et de la vie contemplative. J'aurais voulu être tellement confiné dans cette île, que je n'eusse plus de commerce avec les mortels; et il est certain que je pris toutes les mesures imaginables pour me soustraire, autant qu'il était possible, à la nécessité d'en entretenir. » (*Confessions*, part. II, liv. XII, pag. 142.)





M. R. f.t   Lithog. de C. de Last

Intérieur de la Chambre de Rousseau à l'Isle de St Pierre

Il s'évade par une trape afin de se dérober aux visites importunes

N° X.

INTÉRIEUR DE LA CHAMBRE DE J. J. ROUSSEAU DANS L'ILE DE SAINT-PIERRE.

« L'âge des projets romanesques étant passé, et la fumée de la gloriole m'ayant plus étourdi que flatté, il ne me restait pour dernière espérance que celle de vivre (1) sans gêne et dans un loisir éternel.

« Ceux qui me reprochent tant de contradictions ne manqueront pas ici de m'en reprocher encore une. J'ai dit que l'oisiveté des cercles me les rendait insupportables; et me voilà recherchant la solitude uniquement pour m'y livrer à l'oisiveté. C'est pourtant ainsi que je suis; s'il y a là de la contradiction, elle est du fait de la nature, et non pas du mien. Mais il y en a si peu, que c'est par là précisément que je suis toujours moi. L'oisiveté des cercles est tuante, parce qu'elle est de nécessité; celle de la solitude est charmante, parce qu'elle est libre et de volonté. Dans une compagnie, il m'est cruel de ne rien faire, parce que j'y suis forcé. Il faut que je reste là, cloué sur une chaise, ou debout, ou planté comme un piquet, sans remuer ni pied ni patte, n'osant ni courir, ni sauter, ni chanter, ni crier, ni gesticuler quand j'en ai envie; n'osant pas même rêver; ayant à-la-fois tout l'ennui de l'oisiveté et tout le tourment de la contrainte; obligé d'être attentif à toutes les sottises qui se disent et à tous les compliments qui se font, et de fatiguer incessamment ma Minerve, pour ne pas manquer de placer à mon tour mon rébus et mon mensonge; et vous appelez cela de l'oisiveté! c'est un travail de forçat. » (*Confessions*, liv. XII.)

(1) Dans l'ile de Saint-Pierre.



l'Isle des peupliers à Ermenonville

N° XI.

MAISON OU J. J. EST MORT A ERMENONVILLE.

« Je me mis à lire les gazettes pour la première fois ; mais avec une telle partialité pour la France, que le cœur me battait de joie à ses moindres avantages, et que ses revers m'affligeaient comme s'ils fussent tombés sur moi. Si cette folie n'eût été que passagère, je ne daignerais pas en parler ; mais elle s'est tellement enracinée dans mon cœur sans aucune raison, que lorsque j'ai fait dans la suite à Paris l'anti-despote et le fier républicain, je sentais en dépit de moi-même une prédilection secrète pour cette même nation que je trouvais servile, et pour ce gouvernement que j'affectais de fronder. Ce qu'il y avait de plaisant était qu'ayant honte d'un penchant si contraire à mes maximes, je n'osais l'avouer à personne, et je raillais les Français de leurs défaites, tandis que le cœur m'en saignait plus qu'à eux ; je suis sûrement le seul qui, vivant chez une nation qui le traitait bien et qu'il adorait, se soit fait chez elle un devoir de la dédaigner. Enfin ce penchant s'est trouvé si désintéressé de ma part, si fort, si constant, si invincible, que même depuis ma sortie du royaume, depuis que le gouvernement, les magistrats, les auteurs s'y sont à l'envi déchaînés contre moi, depuis qu'il est devenu du bon air de m'accabler d'injures et d'outrages, je n'ai pu me guérir de ma folie : je les aime en dépit de moi, quoiqu'ils me maltraitent. En voyant déja commencer la décadence de l'Angleterre, que j'ai prédite au milieu de ses triomphes, je me laisse bercer au fol espoir que la nation française, à son tour victorieuse, viendra peut-être un jour me tirer de la triste captivité où je vis. » (*Confessions*, part. I, liv. V, pag. 14.)

